

## Introduction

---

### Avant et après

Le concept d'espace planétaire provient de l'ère d'avant la pandémie de 2020. Un temps où la majorité des thèmes discutés dans ce volume couvaient sous la perception d'un espace où les frontières semblaient poreuses (ou du moins elles étaient représentées comme telles, dans de larges projections planétaires), même si des populations précarisées étaient exclues du « festin collectif » ; où les narrativités de la catastrophe semblaient des négociations sur une carte qui flottait entre le réel et le fictionnel, même si des *nécropolitiques* se déployaient à une vitesse ahurissante, sans même qu'on s'en rende compte; où le tourisme du dégât prévalait, sous son nom de code d'exploitation, et les communautés planétaires signifiaient plutôt antagonisme entre la périphérie et le centre. Tout ce *statu quo* a éclaté en morceaux le jour où la pandémie de coronavirus du début de l'année 2020 envahit les imaginaires, les droits de l'homme, instituant des états d'urgence, fermant les frontières, inculquant l'anxiété, reprochant l'autre et percevant l'être humain comme une possible source de contamination. La question reste ouverte si le prétexte biologique est capable de déclencher une réévaluation biopolitique de proportions, à l'intérieur de la triade médias-économie-politique. Des discours philosophiques et futurologiques explosent à présent, imaginant des scénarios apocalyptiques où le plus complexe organisme sur l'échelle biologique, l'humain, est mis à nu par le non-humain par excellence, le virus (M. Visniec); des philosophes de l'histoire avertissent contre le danger qu'un tel chaos pourrait engendrer, réactivant des structures totalitaires dans des états non-démocratiques (Y. N. Harari); ou bien ramenant à la raison, en invoquant un trop humain virus (J.-L. Nancy); avertissant également sur le recul possible des droits individuels devant le droit de dernier recours à la survie, de la vie nue exposée à la précarité et à l'extinction (G. Agamben); affirmant, désabusé, que la vie après le coronavirus serait pareille, peut-être légèrement pire, du fait que les tendances actuelles seront tout simplement accentuées : la solitude, le manque de contact humain direct, exacerbé par la virtualisation et la numérisation dans le futur proche; l'individualisme également, qui montera en flèche; l'âgisme, le mépris de la vieillesse (M. Houellebecq).

Quelle signification redonner donc, dans ce nouveau contexte, au concept de planéarité? Dans sa définition initiale, le colloque portant sur l'idée d'espace planétaire, tenu à Cluj-Napoca les 17,18 et 19 octobre 2019, dont les actes constituent le présent volume, se donnait comme tâche de redéfinir la « transgressivité » qui caractérise cet espace. La transgressivité faisait référence aux larges migrations de populations, de réfugiés, aux déplacements diasporiques et économiques, ainsi qu'aux présences connectées, reliées à la spectralité et au raisonnement numériques à l'époque de la post-image. Nous partions de la

présupposition que le planétaire devrait remplacer, développer ou bien limiter les anciennes notions d'espace, de diaspora, les psychologies du déplacement et de la (dés)appartenance, ainsi que la pensée frontalière. De ce point de vue, le colloque a également cherché d'investiguer les croisements entre les géographies nationales, avec leur connotation de violence de la tradition, de zombies et de fantômes du passé – et la géographie planétaire.

Le colloque, développé dans le cadre du partenariat entre la Faculté des arts et des sciences – Université de Montréal et l'Université Babes-Bolyai de Cluj-Napoca, a réuni de réputés chercheurs canadiens, français, mexicains, nigériens, états-uniens et roumains, qui ont exploré la manière dont les héritages de la guerre froide et les discussions naissantes sur la post-globalité et la planéarité ont redéfini la façon de conceptualiser nos idées sur les communautés internationales, les collectivités planétaires, l'espace et l'identité. L'urgence de penser la planéarité à partir des périphéries ou à partir d'une « localisation radicale » a été cruciale pour la création des formes inclusives de production de connaissances qui approchent le commun à travers les antagonismes du capitalisme global, des populations précarisées, du posthumanisme et qui mettent ensemble différentes communautés planétaires.

La planète, dans l'acception qu'on lui donne – en contraste avec le globe – a été tracée sous la forme d'un concept qui manque de hiérarchie et promet une hétéarchie (D. Hofstadter), c'est-à-dire une hiérarchie désacralisée qui défie les classements et les priorités et qui brouille les inégalités sociales, politiques et culturelles du pouvoir. Ainsi, les représentations et les discours contemporains sur la planète en tant que catégorie ontologique et critique diffèrent des discours postmodernes antérieurs sur la diversité, la différence et l'altérité. La compréhension du planétaire peut certainement affecter la réapparition d'hétérodoxies, telles qu'elles sont par exemple amplifiées dans le contexte de *l'archive de la guerre froide* qui refait surface dans le paysage géopolitique actuel et qui a été longtemps négligée.

Comme un point important d'appui du colloque d'octobre 2019, l'archive de la guerre froide reprend toute sa centralité dans l'ordre planétaire actuel. Tel que mentionné par H. Kwon (*The Other Cold War*, Columbia University Press, 2010), la guerre froide n'est pas une situation historique ayant fini en 1989, avec la chute du mur de Berlin. Elle réapparaît au contraire sous de nouveaux avatars et dans plusieurs régions de la planète. Par exemple, l'implication du Canada dans la guerre froide, un sujet très marginalisé dans l'imaginaire canadien, mais qui a fait de ce pays un acteur international : le Canada a placé des missiles nucléaires américains au Québec et en Ontario ; il a utilisé la guerre froide pour développer et renforcer sa propre position de puissance intermédiaire et de gardien de la paix ; il est devenu un cofondateur de l'OTAN et a mené la guerre en Corée auprès de l'ONU contre la Chine et la Russie, etc. Une position qui doit être envisagée d'un point de vue planétaire plutôt que bipolarisé.

Cette situation politique, qui a pris la forme de la guerre froide, est reconnaissable dans les conditions actuelles, intra- et post-pandémiques, dans lesquelles les pôles du pouvoir se retranchent en fonction des conditions épidémiologiques, médiatiques, de redistribution de richesses et de surveillance, de négociation entre liberté et confinement, droits individuels et collectifs. Un nouveau paysage planétaire est en train d'émerger, mais toujours à l'image d'une guerre froide qui semble replacer l'ancien sous la forme du nouveau.

Bien sûr, l'altérité reste toujours un concept anxiogène, bien qu'on s'efforce de le dompter. C'est pour cette raison que le volume présente tout particulièrement la relation entre les concepts de planétaire et de micro-local et les sites nationaux anachroniques. Ces derniers sont souvent marqués par les traumatismes provoqués par la censure communiste, par la biopolitique militarisée de la guerre froide, ainsi que par la surveillance et la répression. Comment la pensée planétaire négocie-t-elle alors les transformations micro-locales ? Comment ces transformations contribuent-elles, troublent ou bloquent-elles l'articulation de la « transgressivité » planétaire ? Comment favorisent ou déstabilisent-elles la création d'un imaginaire planétaire ? En essayant de répondre à ces questions, le volume réunit des contributions des chercheurs qui appartiennent aux espaces différents, en provenance de la Roumanie, du Canada, de la France, du Nigéria, du Mexique et de l'Espagne, diversité qui témoigne de la susdite cartographie planétaire.

Si l'espace planétaire, qui semble échapper à toute définition, reste toujours un espace du « *common* » ou bien un espace où se déploient les discours de la violence, si la création imaginative peut encore tenir ensemble un monde dispersé par la contamination médiatique ainsi que par celle des affects, par les politiques de surveillance et du confinement au nom de la protection ; si le cosmopolitisme de l'affect peut réintégrer des langues éparses et la mémoire des archives de la guerre froide est capable de résister aux coups que le retour du refoulé lui donnent – ce sont des questions d'urgence qui nous interpellent aujourd'hui.

Penchons-nous, afin de pouvoir déchiffrer ce vaste labyrinthe qui s'étale entre bagatelle et apocalypse, sur les formules qui sont proposées dans ce volume. La planéarité est l'avant-scène des questionnements non-traités par le discours général, soit-il politique, culturel, littéraire, philosophique ou imaginaire. Elle est une constellation : planéarité orbitale (Chr. Moraru), affectivité multilingue (S. Gunew), troisième voie (J.-J. Wunenburger), géographies fictionnelles (C. Braga), fictions alternatives (I. Bazié), migritude (A. Assani), *planéarité et l'incalculable* (H. Härting), réinterprétation des archives de la guerre froide (M. Popescu), littérature gravitationnelle, vélocité (S. Harel), errances planétaires (H. Poenar), canon métasporique (L.T. Ilea), espace poreux (Fl. Balotescu), cabanes pour un monde désenchanté (I. Galichon), atlas de la fiction globalisante (R. Cesereanu) et bien d'autres.

Le volume est divisé en six parties, portant sur les géographies symboliques et les métamorphoses d'imaginaires culturels en premier, ensuite sur les images planétaires en littérature, arts et cinéma ; sur les approches géocritiques, la mémoire et les formes de vie politique ; sur l'espace, le temps et les mondes de la vie ; enfin sur les collectivités planétaires, les discours subalternes et le sens du commun.

## I. Géographies symboliques et métamorphoses d'imaginaires culturels/ Symbolic Geographies and Metamorphoses of Cultural Imaginaries

Si y a une chose essentielle qu'on pourrait affirmer sur la pensée planétaire, c'est le fait qu'elle part de la présupposition que l'avenir n'appartiendra pas aux globalistes, qu'il faut réimaginer un espace géographique et culturel placé sous le signe d'une poétique

orbitale (Chr. Moraru). Cet espace, vu en clé française par J.-J Wunenburger, dans son étude *Le Multi-Culturel: Entre l'un et le multiple*, pense la mondialisation en tant que domination mercantile et unilatérale. Pour contrecarrer cette idée de mondialisation, l'auteur renvoie tout de suite à la possibilité d'imaginer une nouvelle utopie babélinienne, une troisième voie, placée entre les identités phobiques et la « mcdonaldisation du monde ». À la recherche d'une nouvelle catégorie transculturelle, qui réaffirmerait la puissance herméneutique du médiateur (Schleiermacher), la troisième voie devrait éviter en égale mesure le métissage et l'hybridation facile. À cet égard, relevant du mythe platonicien, le tissage s'oppose au métissage, menant à une société juste, qui exclut en égale mesure l'excès de séparation (hommes libres et esclaves, par exemple) et les communautés mystiques (basées sur l'appartenance exclusive). Dans le paradigme de la pensée harmonique du tissage, qui s'oppose à l'hybridation et au métissage, la ressemblance et la dissemblance sont maintenues, sans qu'on les force à rentrer dans un *melting pot* uniformisant.

Pour Simon Harel, dans *Poétique gravitationnelle. Artaud véloce*, la notion de planéarité impose, en suivant Kostas Axelos, le monde dans son aspect migratoire (dans le contexte d'après la Seconde Guerre mondiale), dans le pressentiment de la fin de l'Europe, comme une mise en cause de l'espèce humaine. La poétique gravitationnelle que Harel définit sur les traces d'Axelos, mais aussi sur les traces de Rimbaud et d'Artaud, tourne autour de la puissance de l'attraction terrestre, qui projette le vivant sur le sol et non dans un au-delà représentant l'obsession de la volonté du pouvoir de l'Occident. D'autant plus que « ce martèlement, sur le sol, les sols de la pensée, s'avère l'une des conditions de la planéarité », affirme S. Harel.

Corin Braga, dans son article *Géographies symboliques*, propose les humanités spatiales (« *spatial humanities* ») comme un domaine-clé dans la relocalisation de la conjoncture planétaire. Sa réflexion porte sur le potentiel symbolique des cartes, affirmant que celui-ci est tout aussi important pour les cartographies que les mesurages. Les cartes réalistes sont, en d'autres mots, porteuses du potentiel symbolique de leurs époques. Par exemple, la géographie prémoderne était structurée sur des principes mimétiques tout aussi bien que sur des principes non-mimétiques, qui ne relèvent pas de la mentalité scientifique moderne. Cette idée rejoint celle de l'œuvre gravitationnelle proposée par S. Harel, ainsi que l'idée que « la planète ne se meut pas », développée par Pierre Souq, parce qu'elle est placée sur l'orbite du monde de la vie (*Lebenswelt*) de Husserl.

*Le chant de l'Usumacinta. Paysage et mémoire* de Blanca Solares évoque le paysage du fleuve Usumacinta du Mexique comme remontant à la fin de l'époque classique (200 av. J.-C. – 250 ap. J.-C.), dont la cosmovision se retrouve dans le *Popol Vuh*, le livre sacré des Mayas. La réflexion développée dans le texte tire un signal d'alarme sur le fait qu'il faut penser le fleuve de manière organique, comme un espace vécu, et non seulement comme un terroir de richesses. Il faudrait donc penser une constellation bioéthique, mythique, religieuse et métaphysique pour une géographie symbolique (une géo-poétique dans le sens de Bachelard), qui s'éloigne de la rationalité exclusive de la pensée moderne, dans le même esprit mentionné par l'étude de C. Braga.

## II. Images planétaires dans la littérature, l'art et le cinéma/ Planetary Images in Literature, Art, and Cinema

Sneja Gunew, dans son étude *Cosmopolitan Planetaryity: Translating Multilingual Affectivity*, cartographie le paysage divers de l'image planétaire à travers les relations complexes entre l'humain et le non-humain, dans les œuvres de l'artiste inuite Tanya Tagaq et de l'écrivaine japonaise-allemande Yoko Tawada. Elle part de la présupposition (selon Spivak) que si l'affect est pluriel, il faut aussi que son expression soit multilingue. Dans le canon planétaire que S. Gunew recherche, le sentiment d'aliénation entre deux langues joue un rôle primordial : l'aliénation euro-asiatique, nord-américaine et sud-africaine préservent l'accent comme mémoire de la langue maternelle, mais en même temps comme épuisement de celle-ci. L'affectivité planétaire se place ainsi dans un paysage d'aliénation, qui constitue le fondement flottant du canon.

Mon texte, *Les guerres froides. Le film Cold War de Pawel Pawlikowski (2018)* met en lien le film *Cold War* du Polonais Pawel Pawlikowski (2018) avec l'analyse faite par H. Kwon dans son livre *The Other Cold War* (Columbia University Press, 2010), qui argumente en faveur de l'idée que la notion de guerre froide en tant que concept unitaire n'existe pas. Au contraire, la bifurcation politique du vingtième siècle, qui refait surface de nos jours, a été perçue différemment à travers différentes sociétés. C'est à partir de ce constat qu'on a regardé le film *Cold War*, qui présente l'histoire d'amour d'un couple de musiciens qui traverse le rideau de fer de l'Europe d'après-guerre – des frontières musicales, géographiques et politiques. Le résultat est une coproduction polonaise et franco-britannique qui ouvre la perspective d'un champ « d'action politique créative et d'imagination morale » (Honk: 8) plutôt qu'une perspective homogène sur les conséquences de la guerre froide.

Rareș Moldovan, dans son texte *Steven's Spectres. Stranger Things in Small-Town, USA* retrace l'imaginaire des années '80, qui revient dans le film et la télévision américains actuels. Au-delà de la dynamique de la nostalgie ou du retour des histoires non-consommées, les revenants contemporains des tropes établis à l'époque par Steven Spielberg, John Carpenter, Robert Zemeckis, Richard Donner, Rob Reiner et Ivan Reitman se placent dans une constellation planétaire qui maintient la tension entre la petite ville, l'endroit où se développe l'action du film, et les espaces planétaires où il est instantanément projeté. L'analyse s'applique à la série TV distribuée sur Netflix, *Stranger Things*, réalisée par les frères Duffer, qui est connectée aux problématiques et aux anxiétés planétaires genre "Small Town, USA", présentes dans les films de Spielberg. La triangulation dans laquelle se place l'étude de R. Moldovan mélange la perspective de la petite ville et les enjeux planétaires qu'elle suscite, dans un palimpseste de temporalités: celle de la narration, celle du produit global et celle de sa distribution.

*The Geography Factor: Image as Localization, History as Place*, écrit par Horea Avram, explore la construction d'un nouveau paradigme perceptuel, à partir du mélange entre le réel et le virtuel, entre le passé et l'expérience vécue, entre le local et le global, dans plusieurs systèmes de visualisation (tels *Photosynth 2*, *Mapillary*, *Streetmuseum* et *History*

Pin). Le concept que l'auteur propose est celui d'« image comme localisation » – une conceptualisation de l'endroit et de la participation. Dans ce paradigme, le contenu de l'image est relié simultanément à la localisation, à l'agrégation temporelle, à une visualité instable, ainsi qu'à la mémoire collective, collaborative. Ainsi, la définition traditionnelle de l'image est ré-évaluée sur une interface informationnelle, point d'ancrage transgressif entre le micro-local et la planéarité.

Enfin, Olivier Thibodeau, dans son texte *Des pièces de go sur l'échiquier. Vitesse(s) et mouvement(s) révolutionnaire(s) dans le film de zombies contemporain*, déconstruit l'idée d'un automate décervelé, issu d'un mode de vie consumériste, et propose à sa place la figure révolutionnaire du zombie. Cette figure représenterait une forme d'oisiveté, qui se décline dans une libération pour la masse prolétaire zombie, dont les mouvements ne sont plus régis par les *impératifs bourgeois* de production ou par la logique dromocrate défendue par les bâtisseurs du système étatique mondial. Il réhabilite le zombie comme figure révolutionnaire dans une perspective de transgressivité planétaire, de lutte contre le pouvoir étatique, de lissage des espaces géopolitiques, bref d'annihilation des frontières physiques imposées par le pouvoir dromocrate au profit d'un espace nomade mondialisé.

### III. Approches géocritiques et transgressivité/ Geocritical Approaches and Transgressivity

Ruxandra Cesereanu, dans son étude *The Atlas of Globalizing Fiction*, prend comme point d'appui le roman de David Mitchell, *Cloud Atlas*, afin de mettre en évidence la manière dont l'auteur fabrique un compendium de types et d'attitudes humains. Ce compendium est en même temps une sorte de cartographie transgressive, qui génère différentes formes d'espace-temps, impliquant la polytopie et la polychronie, le mouvement perpétuel entre le centre et la périphérie, où la périphérie devient plus importante que le centre. Si on suit la distinction de Bertrand Westphal entre l'espace conceptuel et l'espace factuel, on pourrait affirmer que le *Cloud Atlas* contient les deux, ainsi qu'une dualité délibérée entre l'utopie et l'anti-utopie, entre l'optimisme de l'imagination cosmopolite et le pessimisme de la conclusion que le totalitarisme serait encore l'idéologie dominante au XXI<sup>e</sup> siècle.

Dans la même veine de la transgressivité, Marius Conkan dans son texte, *Transgressivity and Contemporary Romanian Literature. A Geocritical Approach*, se pose la question de savoir comment pourrait la poésie créer de tels espaces transgressifs dans le contexte d'une société post-communiste qui est encore contrôlée par des conditions étatiques ? Comment pourrait la poésie se constituer dans une cartographie affective et hétérotopique, qui établirait des structures rhizomiques ? Son analyse de la constitution d'une géographie transgressive prend en considération deux poètes majeures, Angela Marinescu et Mariana Marin, qui réussissent à convertir les deux mondes – le communisme et le post-communisme –, dans leur poésie. À cela s'ajoute la poésie de la génération 2000, qui opère au contraire une réécriture radicale du passé, par l'expérience de la post-mémoire.

Gabriela Glăvan, dans *A Way of No Return. Flight to the West in Herta Müller's Novels*, se concentre sur le même élément du trauma, présent dans l'évasion politique,

obsessionnelle dans deux des plus importants romans de Herta Müller, *Herztier/The Land of Green Plums* (1984) et *Der Mensch ist ein großer Fasan auf der Welt/The Passport* (1986). Les deux romans ne se concentrent pas nécessairement sur la post-mémoire parce qu'ils sont écrits dans la même décennie que les événements racontés. Ils sont empreints de l'urgence à dénoncer les effets catastrophiques du totalitarisme sur l'existence individuelle et collective. Marqués par des éléments autobiographiques, ils racontent la vie d'une jeune femme, formée pendant la plus noire période du régime autocratique de Ceausescu.

*Hybrid Geographies of Global Genres: The Global Space in the Romanian Modern Novel*, écrit par Daiana Gârdan, se penche sur le roman roumain moderne, sous deux angles différents – *close* et *distant reading* –, afin de décèler les réponses qu'une littérature périphérique, considérée mineure, a donné aux modèles transnationaux, ainsi que la façon dont la production romanesque de la période respective a reflété l'influence externe. En prenant comme point d'appui les perspectives transnationales et de genre (Wai Chee Dimock, David Damrosch), la recherche quantitative et les instruments géocritiques (Franco Moretti, Matthew L. Jockers) et les études globales et planétaires (Haun Saussy, Christian Moraru), l'étude met en valeur des scénarios dystopiques, post-apocalyptiques, post-nationaux (Aderca et Anestin) ou extra-terrestres (Stahl) dans la littérature roumaine moderne. Tout cela a été naturellement influencé par la position géographique spécifique, produisant ainsi des instruments narratifs typiques, placés dans des cadres transnationaux ou cosmopolites.

#### IV. Mémoire et formes de la vie politique/ Memory and Forms of Political Life

Isabelle Galichon, dans *La littérature comme « élargissement des formes de vie »*, suit les réflexions de Marielle Macé de *Sidérer, considérer. Migrants en France* (2017) et de *Nos Cabanes* (2019) autour de la signification du « habiter le trouble » (Donna Haraway) aujourd'hui. Elle ménage le paradoxe et le renversement des lieux communs puisque, au contraire de l'affirmation d'Auguste Comte selon qui « Nous devons comprendre le monde, non pour le monde mais pour l'homme », l'auteure se propose de retrouver le sens du monde en tant que dé-placement et non pas de voyage. Occuper les places est primordial, mais ne pas s'accrocher à sa place; migrer et non plus flâner avec Baudelaire. La langue qu'elle creuse est donc celle d'un poème vu comme élargissement des formes de vie – vers la planéarité, Sa formule ultime est celle de la cabane – un lieu-habitat nomade; la cabane comme modèle de déplacement.

Sur les traces d'un espace psychopolitique, Erik Bordeleau met en relief dans son texte, *La mise à l'aventure de la psyché : Notes psycho-politiques sur l'espace dépressif*, les processus de politisation du malaise existentiel, en les intégrant à une conception planétaire des subjectivités. Contrairement à l'élargissement des formes de vie, la dépression est placée, selon Peter Sloterdijk dans *Globes*, sous le signe de l'enfer et de la damnation – le monde de Dante de la *Divina commedia*, un espace infernal décrit comme une crise de l'extension sphérique, une antisphère. En engendrant des forces aphrogènes, génératrices

de puissances anti-gravitationnelles, l'espace dépressif est aussi un espace affecté par les co-fragilités humaines. C'est à partir de cette sphère subjective qu'il faut pouvoir imaginer une vie « qui parvient à se mettre à l'aventure et à accueillir plus ou moins sereinement sa part de futurité », écrit E. Bordeleau. Une vie qui pourrait avoir sa part de planétarité.

Ion Pițoiu traite de deux expositions dans son texte *L'objet contestataire face à l'ère néo-libérale*, notamment « Soulèvements »/ « Uprisings » et « Disobedient objects »/ « Objets désobéissants », qui font référence aux figurations de la corporéité de Jacques Rancière, ainsi qu'aux rapports qu'entretiennent la corporalité et le politique, analysés par Georges Didi-Huberman. Il essaie également de rattraper le décalage entre le conceptuel et la dynamique culturelle. La littérature est donc attendue pour exprimer son point de vue, tant dans ses stratégies critiques que dans le caractère concret de la rétrospection. La contestation et les appels à l'insurgence apparaissent ainsi comme des objets médiateurs dans une vision revendicative de l'espace collectif.

Enfin Martine Renouprez, dans *Transidentité et transfiction à l'heure de la postmodernité*, fait aussi un appel à l'insurgence, puisqu'elle nous donne à comprendre, à travers le personnage transgenre du roman *Chéri-chéri* de Philippe Djian, l'effort soutenu qu'il faut déployer dans notre société pour qu'une personne jugée de sexe masculin ou féminin à la naissance puisse façonner son identité en fonction de ce qu'elle ressent comme étant une nécessité fondamentale et impérative. Elle analyse plusieurs figures de la transidentité, sur une échelle qui se situe hors du dualisme cissexuel, des travestis aux transgenres et transsexuels. La thèse de l'auteure est que ces figures correspondent parfaitement à la déconstruction du sujet de la postmodernité en littérature : « relatif, fluide, hors identité, dérisoire, détaché »... L'envers de la médaille s'ensuit naturellement : « Pour l'appréhender vraiment, il faut s'en remettre à des récits de vie. »

## V. Temps, espace, paysages et mondes de la vie/ Time, Space, Landscapes and Lifeworlds

Florin Balotescu, dans *Space Porosities or How to Trespass Space as the First Frontier*, se penche sur la frontière poreuse qui existe entre le monde réel et le monde imaginaire, dont le dernier devient viral pour le premier. Dans cette constellation cartographique, le discours poétique présent dans la Roumanie contemporaine est mis en relation avec l'espace planétaire, nommé par l'auteur *inter-espace noopoétique*. En prenant comme points d'appui les environnements créatifs immersifs ou bien les installations artistiques expérimentant l'intelligence artificielle (R. Anadol), ainsi que des œuvres transgressives telles que celles de Simona Popescu, Ruxandra Cesereanu et Gellu Naum, l'article recherche la possibilité d'un monde connecté, en lien profond avec son humanité redécouverte.

*Images of Time in the Romanian Folk Chronotope*, écrit par Eleonora Sava, propose une analyse des images du temps dans le folklore roumain, en prenant en considération l'idée bakhtinienne selon laquelle le temps représente la dimension majeure du chronotope. Dans l'imaginaire folklorique roumain, il prend plusieurs visages: la compréhension populaire-mythologique de la complétude du temps, la vision anthropomorphique, la



relation avec le sacré, l'hétérogénéité, la cyclicité, la nature normative et l'implication des valeurs morales et sociales. Tout cela configure un système dualiste d'images: jour /nuit, temps bienveillant/temps néfaste, ce monde/le monde de l'au-delà, protection /danger – une pensée contrastive typique pour le folklore.

Dans une perspective contemporaine, Ana Crăciunescu dans *Discursive Approaches of "Space", "Place" and "Land" in Touristic Audio-Visual Advertising* se penche sur les signes distinctifs du tourisme comme étant une sorte d'identités totémiques. Ainsi, les notions anthropologiques telles que l'espace, la place et la terre deviennent des signes sémiotiques dans les promotions touristiques. Ce paysage est par contre teinté par des intrusions post-coloniales et de langage promotionnel qui répondent au regard du touriste.

Dans un texte nostalgique, *La Planète ne se meut pas*, Pierre Souq essaie de redonner un sens à la notion de Terre, en opérant un renversement de la vision scientifique dominante de la modernité et en lui infusant des teintes de mystique et de poésie. « La Planète ne se meut pas » parce que notre conception du monde devrait saisir plutôt notre prédisposition à créer des valeurs en rapport à une tendance à la vie, mais aussi à la mort. Un sens de la Terre, comme l'appelait Nietzsche, et moins un sens de la planète – corps céleste éloigné, dans une vision astronomique neutre. D'autant plus qu'il y a aujourd'hui des compositions musicales tentant encore de saisir l'harmonie des sphères, par exemple chez Gustav Holst, Iannis Xenakis, Pierre Boulet, Philip Glass, mais aussi dans la culture populaire, chez Nat King Cole, Frank Sinatra, Brian Eno, David Bowie, Black Sabbath, Metallica et Björk.

## VI. Collectivités planétaires et discours subalternes/ Planetary Collectivities and Subaltern Discourses

Heike Härting, dans son texte *Reading the World in Common: Configurations of the Incalculable and the Planetary Imagination*, place son discours au croisement historique qui implique la violence globale, le retro-nationalisme, le techno-positivisme, les désastres environnementaux et humains qui nous mettent devant l'évidence d'une crise de proportions de la planète, mais aussi de la vie. De plus, l'émergence d'une planéarité post-globale signifie en même temps l'absence de paradigmes critiques qui pourraient donner la mesure créative de cette crise. Plusieurs termes analytiques – bruit, silence, immatériel, rupture/événement, « l'étrange environnemental » (Gosh), et la « ré-existence » (Mignolo) – servent à reconstruire le commun et à imaginer la planéarité comme une poétique matérialiste de l'incalculable. S'il y a un élément indispensable dans l'équation planétaire, c'est l'imagination créative humaine, qui pourrait articuler des épistémologies futures.

*Violences de l'englobement et expériences du lieu originel dans le roman africain* d'Isaac Bazié creuse le sujet de la violence dans les rhétoriques actuelles sur la mondialisation, lorsque l'on considère l'axe Afrique-Monde. Son texte discute les conséquences que la mondialisation a eues, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, sur le rapport des sujets (post)coloniaux avec leur espace originel. L'expérience tellurique devient le centre de son argumentation, sur trois niveaux: celui de la violence des contacts entre l'Europe et le monde non-européen, qui a détruit le lien avec la terre; à travers un texte classique des littératures africaines

francophones, qui met en valeur la crise de l'expérience tellurique; et enfin, celui d'une réconciliation possible entre le sens de la terre et l'expérience du vaste monde, qui revient en boucle sur l'espace narratif des récits des violences africaines.

Même question de la violence et de l'appartenance est traitée par Akimou Assani dans son texte *La migritude ou l'alchimie d'une altérité onirique : espace et identité dans le roman africain francophone*. Dans un premier temps, dans la lignée qui mène de Léopold Sédar Senghor à David Diop, de Camara Laye à Bernard Dadié, qui ont joué un rôle important dans la lutte pour l'indépendance, avant que certains d'entre eux ne prennent le chemin de l'exil. Pour cette première catégorie d'écrivains, le sentiment d'appartenance à la terre d'origine est très profond. Dans un deuxième temps, le sentiment de désenchantement s'installe avec des écrivains comme les Guinéens Alioum Fantouré, Camara Laye, Williams Sassine et Thierno Monénembo, le Congolais Tchicaya U Tam'si, l'Ivoirien Ahmadou Kourouma et surtout le Camerounais Mongo Beti, qui, tout de même, ont continué à faire de l'Afrique le centre de leur réflexion. Ensuite, dans les trente dernières années (1990-2020), le néologisme « migritude », utilisé par Jacques Chevrier, s'impose comme revendication de l'identité. La migritude, inspirée de la négritude, est au centre des préoccupations de Sami Tchak (1960), Calixthe Beyala (1961), Alain Mabanckou (1966), Kangni Alem (1966), Sandrine Bessoria (1968), Fatou Diome (1968), Léonora Miano (1973). Notamment l'immigration, le thème d'un ailleurs émancipateur, la projection onirique d'un monde sans frontières. Un paradigme planétaire.

Enfin Carmen Borbély, dans *On Necropolitics and the Female Refugee in Edna O'Brien's Girl* (2019), fait référence aux traumatismes vécus par des jeunes femmes nigériennes aux suites des interventions terroristes en 2014, dans un roman écrit par Edna O'Brien et paru en 2019, intitulé *Girl*, dans lequel l'auteure conceptualise la subalternité planétaire de genre. Subjectivité piégée dans les réseaux nécropolitiques (A. Mbembe, 2003) de la guerre et du camp terroriste, le personnage féminin tente une ré-insertion ultérieure dans la société, mais celle-ci l'efface également. Cette vie précarisée sert de modèle pour un questionnement élargi sur la valeur de vie et de mort de la femme à l'intérieur des structures globales de gouvernance. Mais le personnage tisse aussi des liens, dans sa fuite d'un espace carcéral à un autre, construisant ainsi la possibilité d'une solidarité transversale, qui pourrait contrecarrer la pulsion du pouvoir « techno-thanatologique » (R. Braidotti, 2007).

Je remercie le Conseil de la Recherche Scientifique du Canada (CRSH) ; le Centre *Phantasma* et le *Metacritic Journal* de l'UBB, Cluj ; le Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planétarité (CELCP), le Département de littératures et de langues du monde, le Vice-doyen et le LRSM de l'Université de Montréal ; le Sense-lab-3EI de l'Université Concordia; Maria Fărimă, Safa Kouki et Boris Est pour l'appui offert au colloque; Ana-Maria Deliu de même, ainsi que pour la révision des textes. Et plus spécialement Corin Braga, Simon Harel et Heike Härting.

Laura T. Ilea